

MA POUPEE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles



Publié sous la direction de M^{me} Laure Tedesco
 François TEDESCO, Éditeur, 39, boulevard Raspail, PARIS

Ayuntamiento de Madrid

TOURNOIS-DOUMENQ.



Organe de la Société
des Poupées — Paris

J'ai entendu, il y a peu de temps, le touchant récit d'une poupée alsacienne. Il m'a semblé qu'il vous intéresserait, et j'ai demandé à Odile de fixer ses aventures par écrit. Avec une bonne grâce charmante, elle m'a répondu que son intention était de vous les dédier, et voici ce qu'on vient de m'apporter :

A mes sœurs,
lectrices de « l'Indépendant ».

Mes chères petites sœurs,

Permettez-moi, avant tout, de me présenter, pour que, pendant le cours du récit, vous puissiez m'évoquer telle que je suis.

Etant née un peu avant 1870, je diffère beaucoup des poupées modernes comme vous : mon corps, en peau de gant, est bourré de son ; ma taille est fine ; ma tête est fixée sur un décolleté en biscuit, qui vient au tiers de ma taille. Mes yeux sont d'émail comme les vôtres, mais ma bouche est fermée. J'ai été fabriquée en France, et c'est une vieille bonne-maman qui m'a revêtu du costume alsacien que vous connaissez toutes : robe de lainage rouge, bordée de velours noir ; corselet lacé, fichu croisé sur la poitrine, tablier de satin noir, bas blancs et souliers à boucles. Sur la tête, le petit bonnet de velours pailleté, agrémenté d'un joli nœud alsacien en satin bleu ciel semé de fleurettes.

Cette vieille bonne-maman, qui prit tant de plaisir à m'habiller de ses vieux doigts

tremblants, m'envoya dans une belle caisse à sa chère petite-fille d'Alsace, Catherine, qu'on appelait habituellement Catiche, et qui avait cinq ans.

Son papa était veuf et ne pouvait jouer avec sa petite Catiche, parce qu'il travaillait dans une filature, à Massevaux, et que le temps lui faisait défaut.

Vous vous imaginerez donc facilement avec quelle joie je fus accueillie par Catiche et sa jeune bonne Gretchen ; ce n'était que mots aimables et baisers.

Ma jolie petite maman ne me quittait guère. Je couchais dans son lit, sur son oreiller ; le matin, lorsque le soleil dorait la perse à fleurs bleues de son petit lit, j'étais déjà l'objet de toutes sortes de tendresses : on me serrait contre son cœur, on me parlait à voix basse, on embrassait mes cheveux... ; en un mot, j'étais devenue la joie de cette charmante petite fille.

Cette joie, hélas ! devait peu durer. Nous étions à la fin de l'année 1869 et, quelques mois après, la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne.

Je me rappelle encore avec une profonde tristesse l'entrée des Allemands dans le village. J'étais dans les bras de Catiche ; elle regardait derrière les rideaux ce qui se passait sur la route : les costumes gris fer, les têtes rousses sous les casques à pointe, défilaient d'un pas pesant et automatique. J'ai vu le papa de Catiche se cacher dans un placard ; j'ai vu Gretchen sangloter dans son tablier ; j'ai vu deux gros Allemands manger à notre table.

J'ai entendu leurs rudes propos, leurs lourdes plaisanteries, leurs rires grossiers. J'ai souffert de voir leur peu de tact, leur empressement maladroit. Je les ai vus arriver..., je ne les ai pas vus repartir !

Catiche grandit et ne joua plus avec moi ; sa vieille grand'maman et son papa moururent. Elle vécut quelques années, seule avec Gretchen, puis se maria avec un Alsacien au cœur français. Elle acheta un petit garçon et aurait bien voulu qu'il m'appréciât. Mais les hommes ont le mauvais goût de mépriser les poupées. Je restai donc toujours dans mon tiroir, sur un sachet de soie embaumant la lavande.

Je m'ennuyais bien un peu, parce que l'oubli rend triste ; mais, Dieu merci ! le petit garçon, le petit Pierre se maria à son tour et eut la bonne idée de choisir une petite Rosie, à qui sa grand'maman Catiche me donna.

Je fus donc de nouveau aimée et caressée, mais avec plus de ménagements, car « il ne fallait pas casser la poupée de mère-grand ». Je souffrais, comme les enfants de Catiche, du joug allemand : il était défendu de mettre une cocarde tricolore à mon joli nœud bordé de crêpe depuis longtemps ; mon cœur de son et mon âme de biscuit en étaient torturés.

Nous vivions malgré tout dans un calme relatif lorsque, vers la fin de juillet 1914, les événements devinrent graves. Je n'aurais jamais su ce qui se passa alors sans l'étourderie de la vieille Gretchen, qui laissa mon tiroir ouvert en prenant

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

MOTIF DE TAPISSERIE

Fournitures jointes à ce numéro : canevas, laines tons assortis.

Il y a bien longtemps, mes petites chéries, que vous me demandez de la tapisserie, aussi j'espère que vous serez contente de votre vieille tante qui vous envoie cette fois de quoi satisfaire votre désir.

plus amusant pour vous de disposer les tons suivant votre fantaisie.

Cependant, rassurez-vous, je ne vous ai pas trop abandonnées à vous-mêmes et je vous envoie un petit



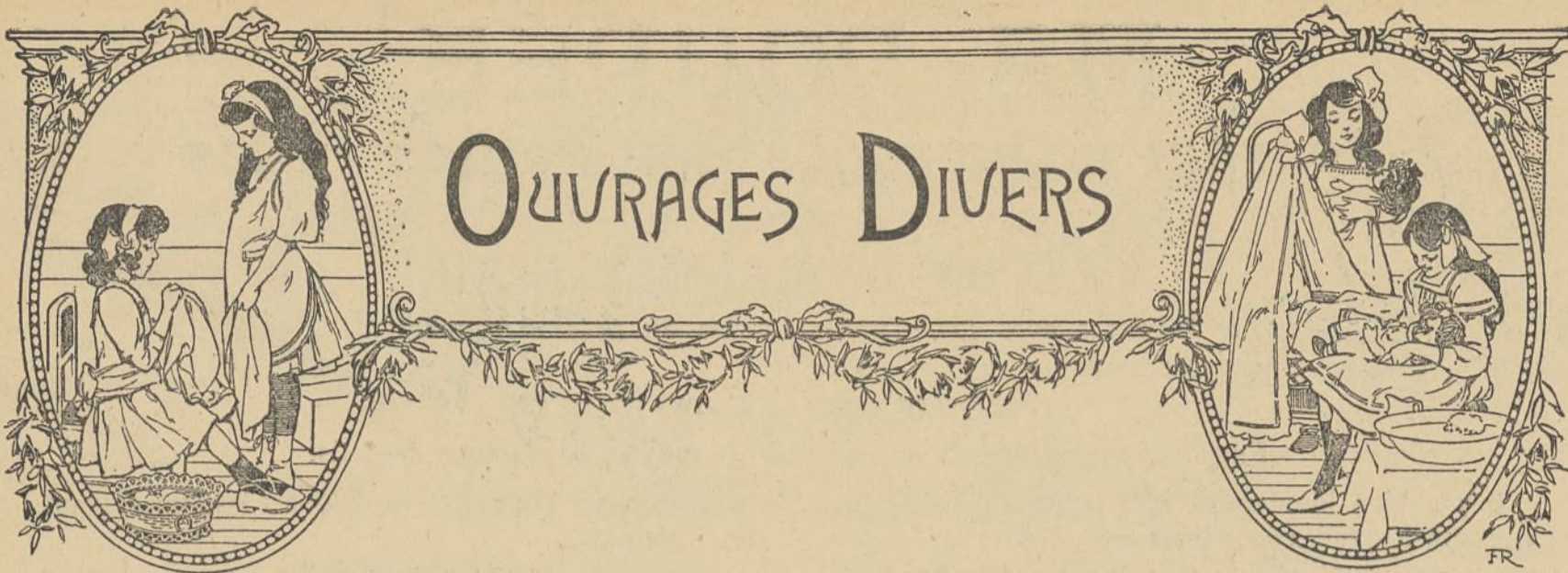
Et pour que chacune d'entre vous puisse utiliser à son idée ce petit travail, je n'ai rien dessiné sur le canevas et me suis contentée de vous montrer le motif grandeur naturelle, afin que vous puissiez le copier sans difficulté.

De même, pour l'emploi des teintes, je ne vous indiquerai aucune marche à suivre. Ce sera bien

échantillonnage qui vous donnera une petite idée. Libre à vous de défaire celui-ci et de disposer vos coloris autrement.

Le travail terminé, vous le doublerez d'une satinette pour en faire un petit tapis, un dessous de vase. A l'aide de bandes de velours, vous pourrez le monter en un petit tabouret de pied.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).



Cadre brodé:

— Tu ne m'as rien demandé aujourd'hui, Christiane, tu n'as donc besoin de rien?

— Si, tante, mais je ne sais pas si tu auras ce que je veux.

— Est-ce donc si compliqué?

— Voilà, je voudrais un cadre pour mettre le portrait de papa dans ma chambre!

— Mais rien n'est plus facile, ma mignonne; j'ai justement là un cadre que je viens de faire pour mettre le portrait de votre grande cousine. Il est orné d'une décoration empire; ce sera parfait pour encadrer le portrait d'un soldat.

— Fais vite voir, tante! Oui, il me plaît, mais ne serait-il pas trop difficile pour moi?

— Non, tu vas voir, c'est très simple.

Les couronnes de laurier disposées tout autour sont brodées avec du rococo vert et rouge pour les feuilles, au passé plat en soie rouge pour les baies. Tiges au point de tige et passé plat.

Les motifs qui sont disposés entre ces couronnes sont sertis d'un fil d'or; enfin, tout le fond est couvert d'un semis de paillettes cousues.

— Oui, je vois, il me semble, que je pourrai m'en

sortir. Je vais me mettre au travail tout de suite, puis, si je réussis, je le donnerai à maman et je m'en ferai un second pour moi.

— Voilà qui est d'un bon petit cœur, ma chérie, et je suis sûre qu'animée de cette gentille pensée, tu feras quelque chose de très bien. Je te prépare une foule de compliments pour ta prochaine visite.

— Tante, tu me taquine! Pourtant, j'espère que tu seras contente de ta petite élève.

Fond de plateau ovale.

— Tante, n'aurais-tu pas dans tes trésors un fond de plateau?

— Je dois certainement avoir quelque chose à t'offrir, petite Germaine, mais veux-tu me dire quel genre de broderie tu désires?

— Oh! tante, quelque chose de facile, tu sais que je ne suis pas très habile.

— Aimerais-tu celui-ci?

— Oui, tante, beaucoup, et puis je sais faire très bien le point de nœud.

— Alors, voilà qui est parfait. Tu vois, elle est très légère, la décoration; ce sont de simples petites couronnes de myosotis, reliées entre elles par des guirlandes de mêmes fleurs. Pour toutes les fleurs



Fig. 1. — Cadre brodé.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75.

des couronnes, tu prendras du coton perlé bleu lin deux tons; le cœur est représenté par un groupe de cinq points de nœud en coton or. Les fleurs des guirlandes seront également traitées au point de nœud, mais deux tons de vieux rose, le cœur est fait en coton or.

Les feuilles sont faites d'un point lancé en coton perlé vert palmier deux tons; la tige est faite au point de tige en simili plat vert palmier foncé.

Enfin, dans le centre de chaque couronne, tu feras ce que l'on appelle un fond craquelé, c'est-à-

pour le voyage; j'ai trouvé cette idée très bien et j'ai pensé à toi, tante, pour m'aider à en faire une pour mon usage journalier, de cette façon, mes pantoufles seront toujours en place.

— Rien de plus facile, ma chérie, je vais te donner ce qu'il te faut. Dans ce morceau de toile, coupe une bande de 80 centimètres de long et 20 centimètres de large. Mesure 60 centimètres, plie cette hauteur en deux et sur une des faces, tu pourras dessiner cette amusante petite composition. Un petit paysage au clair de lune; sur un arbre, deux

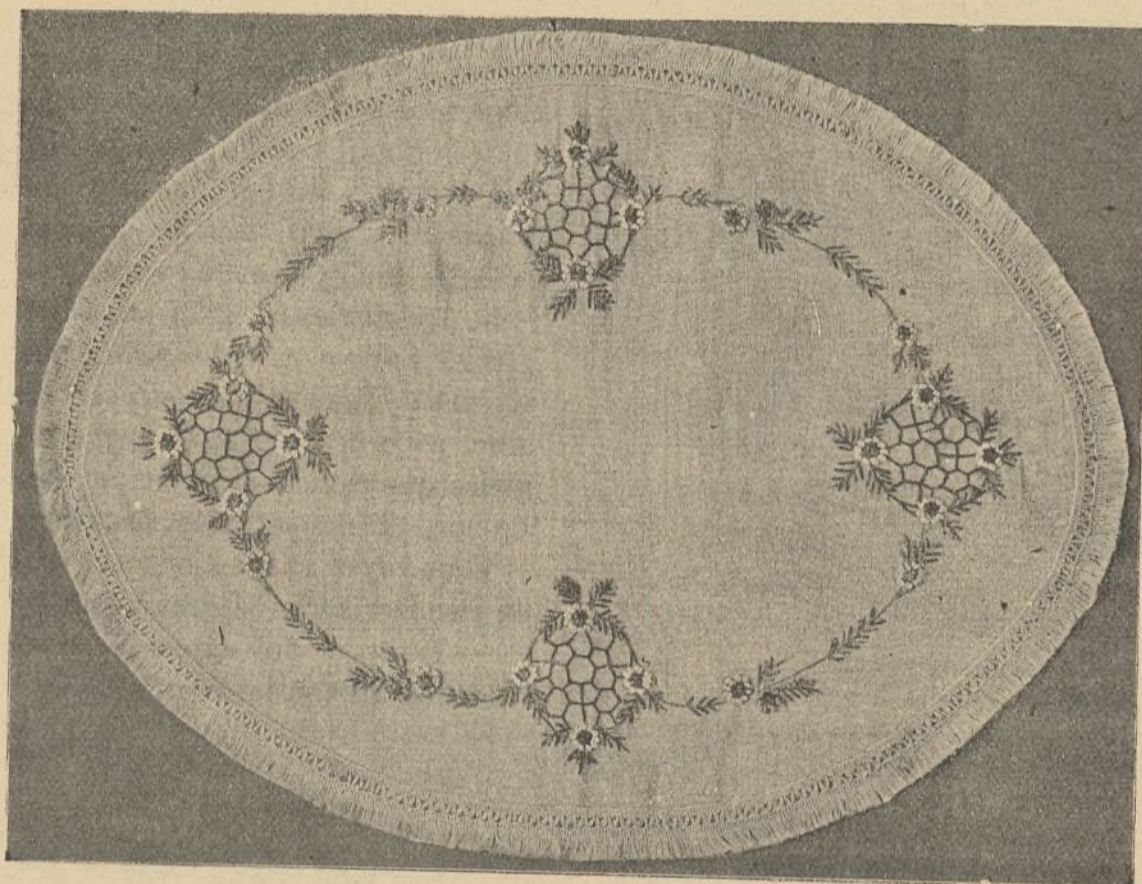


Fig. 2. — Napperon ovale.
Planche n° 1. Dessiné et garni, avec les fournitures : 2 fr 75.
Dimensions 40 X 30.

dire que tu lanceras un point sur les lignes tracées avec un fil de simili plat bois.

— J'ai très bien compris, tante, je te remercie. Comment pourrais-je le garnir, ce napperon?

— Tu peux le garnir avec une toute petite dentelle de fil appelée picot Cluny, ou mieux, comme mon modèle, d'une fine petite frange dans le ton bis du tissu de fond.

Terminé, le napperon mesure 40 centimètres sur 30.

Enveloppe pour pantoufles.

— J'ai vu, chez ma petite amie Rosette, une pochette que j'aimerais bien faire, tu sais, tante.

— Et quelle était cette pochette?

— C'était une pochette pour ranger les pantoufles

oiseaux de nuit sont perchés. Sur l'autre partie de tissu restée libre dans le haut et de l'autre côté, tu te contenteras de dessiner un feston, et ce léger ornement.

— C'est amusant ce dessin, tu sais, tante, et je vais me mettre à l'œuvre tout de suite. Veux-tu me conseiller pour les teintes et la broderie?

— Voyons d'abord, si tu veux bien, Marcelle, le petit paysage.

Les toits des maisonnettes seront faits au point de tige en simili plat rouge brique; quelques points lancés de ci de là simuleront les briques; les murailles sont grisailles. Le clocheton de l'église est fait également en gris, les arbres sont verts de deux tons.

L'arbre est fait aussi au point de tige rehaussé de points lancés, en simili plat bois de trois tons,



Fig. 3. — Sac à pan'ouff. s.
Planche n° 2.

Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75,
sans doublure ni ruban.

feuilles verts de deux tons. Les oiseaux sont contournés au point de tige; le relief des plumes est obtenu à l'aide de points lancés, le tout en simili plat brun de trois tons avec un peu de gris.

Yeux en vert et noir.

La lune et les nuages seront faits en blanc teinté d'un peu de gris, les motifs du rabat sont faits en bois, et le feston est fait avec le même ton; tout ceci se détache très bien sur le fond crème de la toile.

Et maintenant, tu n'as plus qu'à fermer le sac par une couture et à fixer à la pointe du rabat, à l'envers, une bride festonnée, assez forte, qui viendra s'attacher à un bouton cousu dans le haut du sac.

— Crois-tu qu'il faut le doubler?

— En effet, cela serait préférable; de cette façon le sac sera plus solide et plus facile à nettoyer. Dans ce cas, choisis un petit calicot blanc quelconque.

Trois fonds de coupe.

— Ne m'aviez-vous pas demandé des fonds de coupe, l'autre semaine, mes petites chéries?

— Mais si, tante, as-tu pensé à nous?

— J'ai réuni ces trois petits modèles, afin que vous ayez le choix.

— Oh! ils sont bien gentils et nous pourrions les faire tous les trois.

— Comme vous voudrez. Tous trois mesurent 25 centimètres de diamètre et sont exécutés sur toile ancienne blanche.

Le premier en haut à gauche est occupé dans son milieu par un petit motif de dentelle incrusté au point de cordonnet, puis il est divisé en quatre parties égales par un entre-deux également incrusté au point de cordonnet.

Enfin, dans chaque division, sont dessinés des motifs légers brodés à l'anglaise; le bord est festonné. Le second, à droite, est composé de même, mais le motif central est rond au lieu d'être carré.

Les motifs qui l'ornent sont brodés à l'anglaise à brides et anglaise simple, le bord est garni d'une dentelle de fil cousue en surjet.

Le troisième est également divisé, mais en trois parties seulement et les rayons viennent aboutir sur un motif de dentelle rond. Le dessin est très original avec ces grosses marguerites ajourées à l'anglaise que relie des groupes de pois à l'anglaise. Le bord du napperon est festonné.

Vous voyez, ce n'est pas un travail difficile et vous en viendrez certainement à bout avec un peu de soin.

— Tante, ce doit être difficile pourtant d'incruster les entre-deux et les motifs?

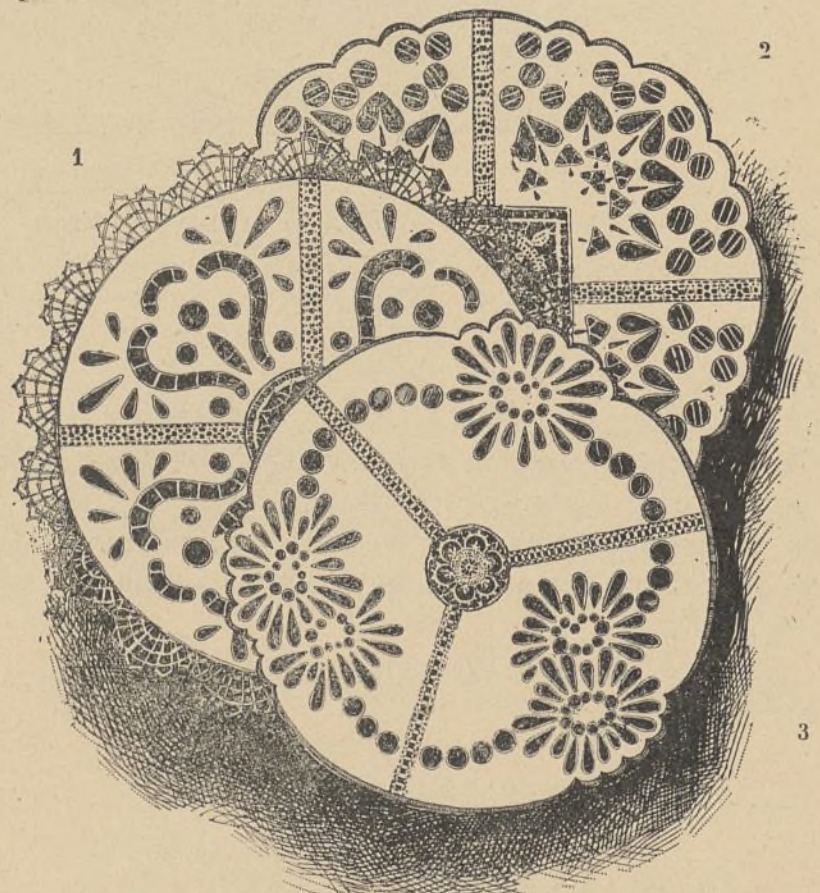


Fig. 4. — Trois fonds de coupe.
Le n° 1 est sur la planche. Chacun dessiné avec coton : 1 fr. 25.
Entre-deux ou dentelle : 0 fr. 75 le mètre.
Motifs : 0 fr. 90 pièce.

— Pas le moins du monde, mes petites. Il suffit de placer l'entre-deux ou le motif sur l'emplacement indiqué par le dessin où on le bâtit soigneusement. Cela fait, on fait un point de cordonnet sur le bord, en prenant en même temps la dentelle et la toile, puis on découpe ensuite le tissu sous cette dentelle.

Une cravate pour soldat.

Ce modèle s'adresse à toutes mes gentilles lectrices qui travaillent pour les soldats. Beaucoup d'entre vous ont à la guerre, qui son papa, qui son grand frère, qui son ou ses oncles; d'autres, sont aussi les heureuses marraines d'un brave

faire une chose qui soit en même temps une chose utile et... une futilité.

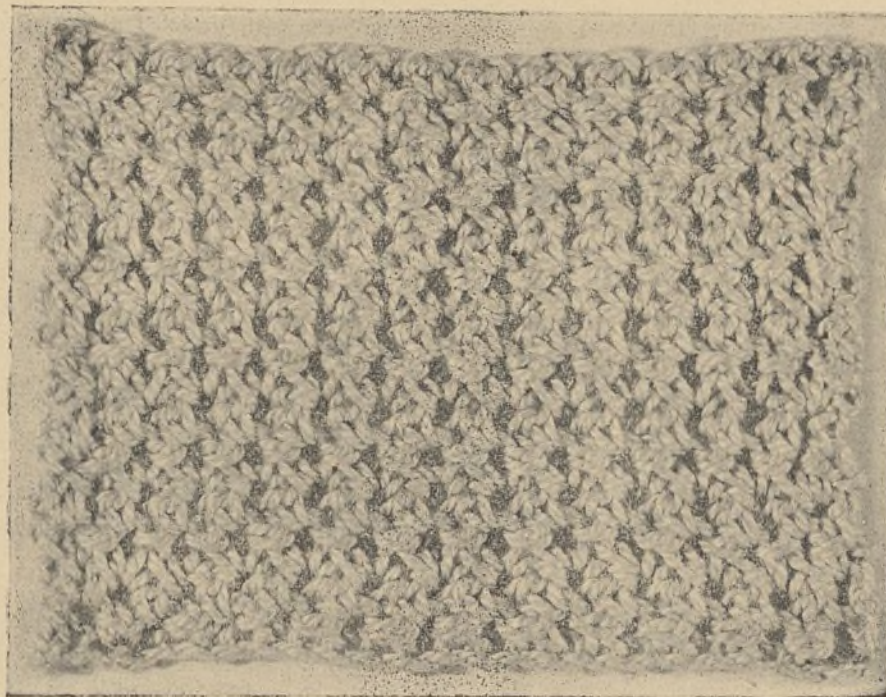


Fig. 5. — Cravate pour soldat exécutée au crochet avec du coton perlé. Le simili plat ou perlé : 3 francs les 100 grammes; (il en faut 100 grammes).

Que penseriez-vous d'une cravate? Nous la ferons au crochet, avec du coton perlé ou du simili plat bleu France, le bleu réglementaire, et je pense que le soldat qui recevra cette cravate confectionnée de vos petits doigts la portera avec beaucoup de plaisir.

Donc, si cette idée vous plaît, voici comment vous devrez vous y prendre : prenez un crochet d'acier n° 14 et vous ferez une chaînette suffisante pour obtenir 8 centimètres de large. Puis, au premier rang : piquez le crochet dans la première maille chaî-

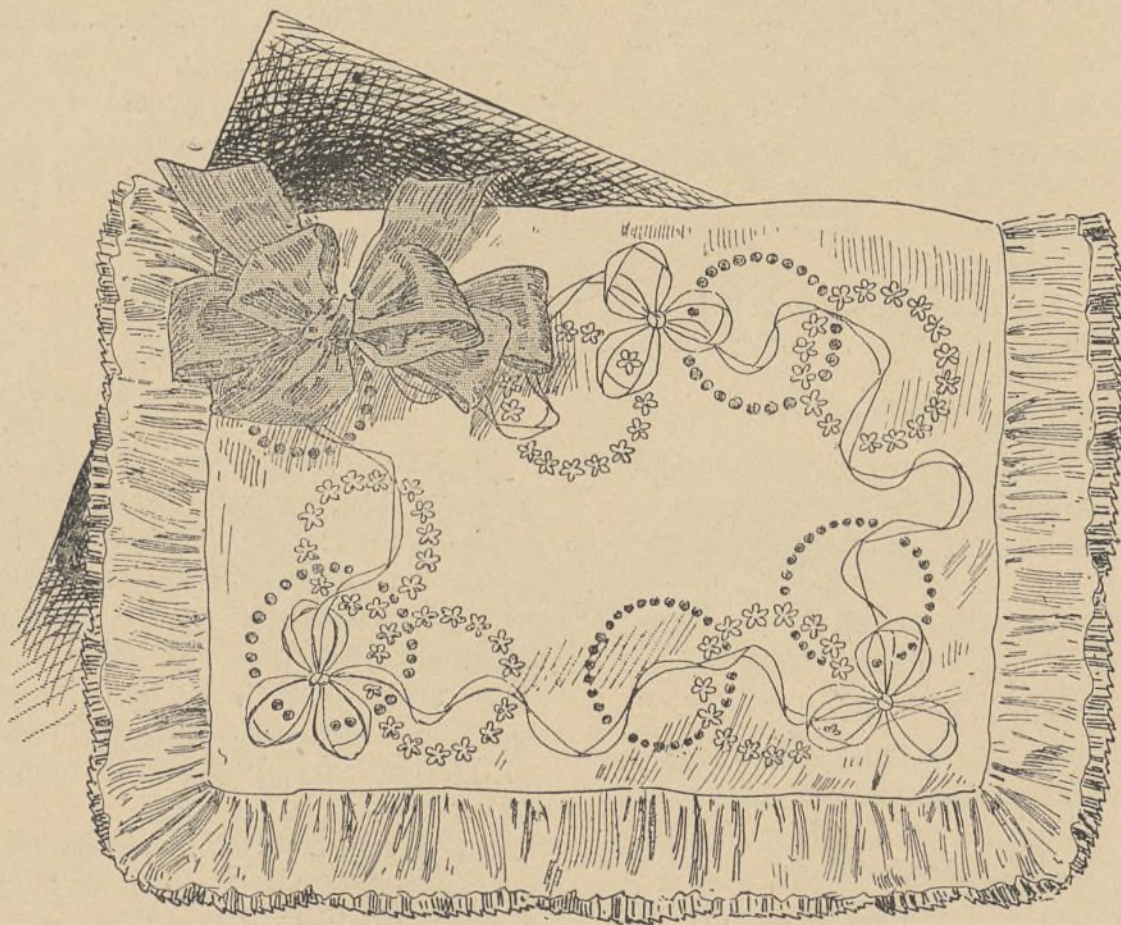


Fig. 6. — Sachet. Dessin sur papier : 0 fr. 75. Dessiné avec coton : 4 fr. 75. Double garniture : 5 fr. 75.

soldat sans famille. Et je suis certaine que parmi vous, mes mignonnes, beaucoup seront heureuses, en dehors des objets utiles tricotés et crochetés, de

nette, dans la maille suivante, vous aurez ainsi deux mailles sur le crochet, vous les écoulez ensemble, vous ferez une maille en l'air: vous

piquerez alors le crochet dans la même maille, puis dans la maille suivante, vous écoulerez les deux mailles qui se trouvent sur le crochet et vous ferez de nouveau une maille en l'air et ainsi de suite jusqu'au bout du rang.

Au deuxième rang, vous piquerez dans le premier trou tout au bord, vous lèverez la maille, vous piquerez dans le trou suivant, formé par la maille en l'air du rang précédent, vous écoulerez les deux mailles, vous ferez une maille en l'air; piquez de nouveau le crochet dans le trou où vous venez de piquer, piquez dans le trou suivant, écoutez ensemble, une maille en l'air et toujours ainsi. Vous répéterez cette opération sur une longueur d'un mètre environ et à chaque rang nouveau, pour tourner, vous ferez une maille en l'air en plus de celle que vous faites à chaque dessin.

Vous aurez soin de faire votre crochet pas trop serré, afin que votre cravate soit bien régulière dans toute sa longueur.

Sachet.

— As-tu toujours envie de ton sachet, Germaine?

— Oh! oui, tante, car je suis sûre que maman sera très contente que je lui brode un sachet pour sa fête.

— Voici le modèle que je t'ai choisi, l'aimeras-tu?

— Oui, il est bien joli et je crois que je saurai le mener à bien, si tu veux m'aider de tes conseils.

Il te faudra pour cela un morceau de linon mouseline de 60 centimètres sur 50, tu plieras ce tissu

en deux, de façon à obtenir un double rectangle de 30 sur 50. Sur une des faces, tu dessineras ces jolies couronnes, que relient entre elles un ruban qui se noue gracieusement dans chaque angle.

Fleurs et pois sont ajourés à l'anglaise, et le nœud est contourné au point de cordonnet. La broderie terminée et bien repassée, tu prépareras le transparent.

Pour cela, il te faudra le double de satin; entre les deux épaisseurs de satin, tu glisseras une feuille d'ouate parfumée. Tu plieras ce coussinet en deux et tu le recouvriras de ta broderie. Tout autour, tu garniras d'un volant en linon semblable, légèrement froncé et bordé de dentelle.

Pour l'orner davantage encore, je te conseille de poser dans un angle un nœud de ruban gracieusement chiffonné.

— Il sera bien joli ce sachet, tante, je suis certaine que maman sera contente, et cela grâce à toi. Dis-moi, tante, est-ce que je ne pourrais pas faire le même en couleur?

— Certainement, il serait aussi très gentil; mais, dans ce cas, il faudrait employer du simili plat pour le broder. Je te conseillerais alors de faire les pois au passé plat en rose pâle et blanc, les fleurettes au point de bouclette ou encore au point de tige, en simili plat bleu pâle trois tons. Nœud blanc ou rose.

— Mais alors comment devrait être la doublure?

— Tu aurais le choix entre le rose et le ciel, tous deux s'harmonisant avec le ton de la broderie.

CURIOSITÉS ET ANECDOTES

Le rocher parlant.

Il existe en Géorgie (Amérique) une bourgade dont le nom se traduit par deux mots : *rocher parlant*, et qui doit ce nom étrange à l'aventure suivante :

Un voyageur remarqua un jour un rocher branlant, sur les flancs duquel étaient gravés ces mots :

« Retournez-moi, S. V. P. »

Fort intrigué et s'attendant à trouver un trésor, ou du moins quelque récompense à ses efforts, il retourna le rocher.

De l'autre côté, il lut, fort désappointé :

« Maintenant, replacez-moi comme j'étais tout à l'heure, afin de me moquer d'un autre! »

Le mystifié s'empressa aussitôt d'exécuter cet ordre pour ne pas être le seul attrapé et cette farce dura très longtemps. La bourgade située à proximité de ce rocher parlant prit son nom, par la suite.

(La Science).

Un livre géant.

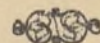
Le plus grand livre existant est celui qui se trouve au British Museum de Londres, qui renferme également la plus vaste bibliothèque du monde.

C'est un atlas géographique dont les dimensions sont extraordinaires et qui contient des cartes anciennes de la Hollande, admirablement gravées.

Cet atlas a 2^m,45 de haut et pèse exactement 362 kilos. Il fut offert comme présent, en 1660, au roi Charles II d'Angleterre, lorsque celui-ci était en Hollande.

Actuellement, cet atlas est déposé dans une boîte aux dimensions colossales, d'où il ne peut être enlevé que par les efforts réunis de quatre hommes. Il est protégé par une superbe reliure en cuir, décorée de gravures splendides.

(Écho de l'Est.)



EMPLOI DU PATRON DÉCOUPE

CHEMISE DE JOUR

— Tante, nous allons avoir besoin de tes conseils.

— Très bien, mes chéries, vous savez que je suis toujours heureuse de vous servir de professeur. Et qu'attendez-vous de moi?

— Maman voudrait que, pour occuper nos soirées d'hiver, nous nous occupions de notre trousseau. Maman a beaucoup à faire avec tous ses soldats, aussi désire-t-elle que nous la secondions. Alors, nous avons pensé que tu voudrais bien nous couper un patron et nous donner des conseils.

— Très bien, mes petites; si vous le voulez bien, nous commencerons par une chemise de jour. J'ai justement là un bon patron qui fera bien votre affaire.

— Mais, tante, il paraît bien petit ton patron!

— En effet, il n'est pas de la grandeur voulue, car lorsque je l'ai taillé je n'avais pas de papier sous la main. Mais nous allons l'allonger. Pour cela, il suffit d'ajouter un morceau de papier de

30 centimètres; mais il faudra tailler le papier en oblique, de façon que, dans le bas, il atteigne 32 centimètres de largeur.

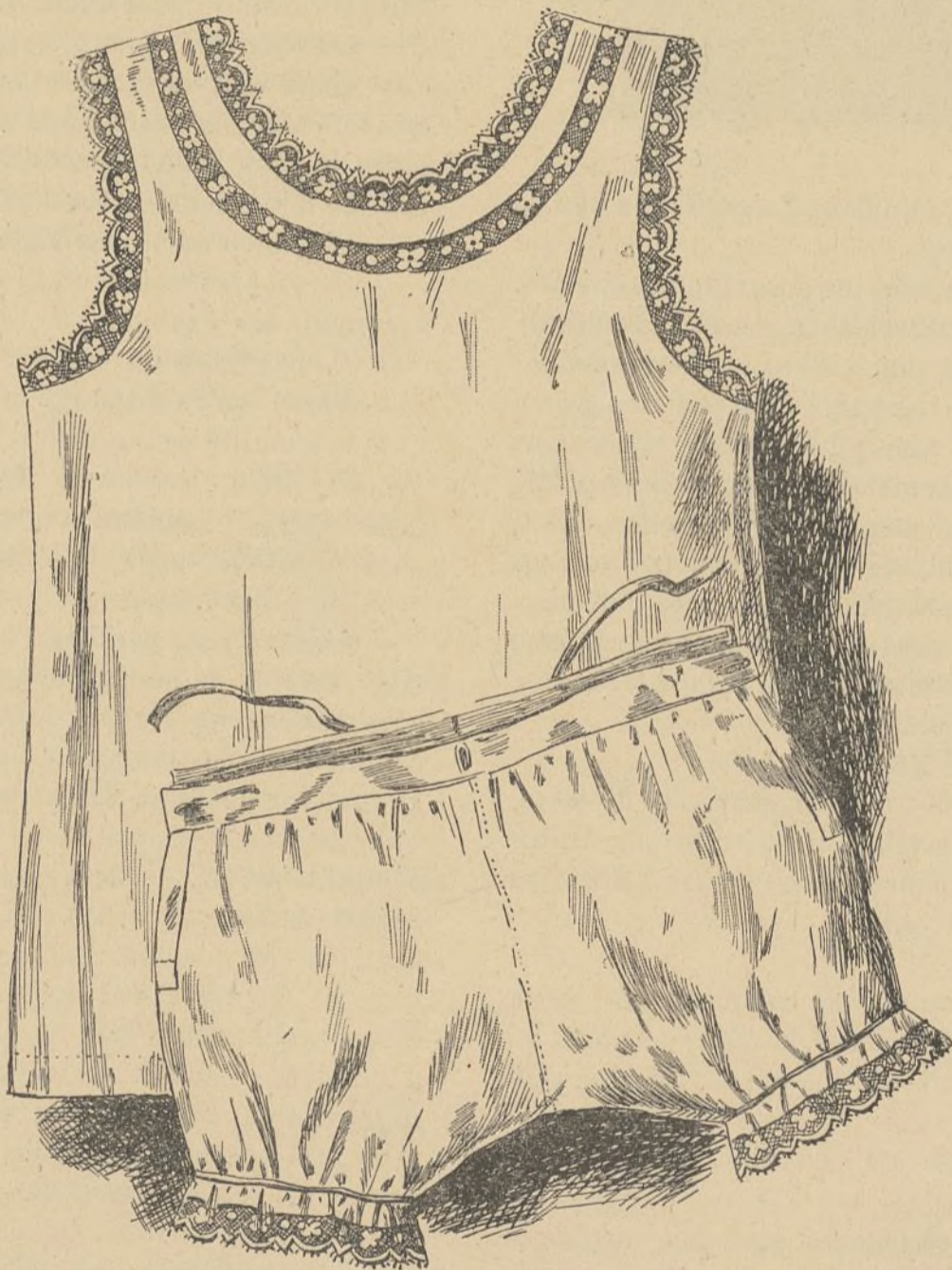
Maintenant, plions en deux le tissu dans la longueur et posons le bord droit fil du dos et du devant sur ce pli du tissu, puis coupons tout autour du patron, en ayant soin de laisser 1 bon centimètre de tissu pour les coutures, les ourlets ou les rentrés.

Cela fait, il vous faudra assembler le dos et le devant par les coutures de dessous de bras, puis, par les coutures d'épaules. Vous savez que celles-ci sont des coutures rabattues.

Dans le bas, il faudra faire un petit ourlet de 2 centimètres.

Reste la garniture; pour celle-ci, vous incrusterez un entre-deux en suivant l'arrondi de l'encolure et vous coudrez au bord de celle-ci et des emmanchures une dentelle.

Le mois prochain nous ferons le pantalon.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED



— Oncle Fred, les aéroplanes sont-ils plus utiles que les sous-marins?

— La question que vous me posez là, mes enfants, prouve que vous ne réfléchissez guère. Les rôles de ces différents engins sont tellement dissemblables qu'on ne saurait les comparer et il est impossible d'attribuer aux uns une plus grande importance qu'aux autres. Pour combattre sur mer il nous fallait des sous-marins; pour lutter dans les airs il nous fallait des aéroplanes et nous pouvons voir ces derniers rendre chaque jour des services plus considérables. Ils constituent maintenant une cinquième arme qui complète admirablement les quatre autres et qu'on apprécie de plus en plus.

— Pourquoi, oncle Fred?

— Parce qu'on a pu constater, ces temps derniers, les services qu'elle rendait. Il ne suffit pas d'avoir des canons, il faut encore que les obus tombent au bon endroit, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Croyez-vous que ce soit commode de viser à plusieurs centaines de mètres de distance quand on ne voit pas l'endroit où doivent arriver les projectiles?

— Non, mon oncle. Ce doit être, au contraire, très difficile.

— Eh bien! les aéroplanes sont des auxiliaires précieux pour les artilleurs. Du haut des airs, ils observent les positions ennemies; ils voient où frappent les projectiles et, si le tir est mal réglé, c'est-à-dire si les obus n'atteignent pas le point voulu, ils ont des signes pour prévenir leurs alliés. A ces signes, les artilleurs comprennent qu'ils doivent viser davantage vers la droite ou davantage vers la gauche, plus en avant ou plus en arrière.

— Mais, alors, comment faisait-on autrefois, mon oncle?

— On laissait une plus grande part au hasard et on était forcé, très souvent, d'user une grande

quantité de munitions avant de causer des dégâts à l'ennemi. Maintenant, en trois coups de canon, on tape juste au milieu des Boches et ils sont obligés de déguerpir!

— Avons-nous beaucoup d'aéroplanes, oncle Fred?

— Il me serait impossible de vous dire leur nombre, mais il est évident que nous commençons à en posséder une quantité respectable. La preuve, c'est qu'on veut en grouper des quarantaines ou des soixantaines pour accomplir des raids qui ont toujours le plus grand succès. Vous savez, n'est-ce pas, qu'il y a deux sortes d'avions?

— Oui, mon oncle, les biplans et les monoplans.

— Ce sont les biplans auxquels on a recours pour accomplir ces exploits.

— Pour quelles raisons?

— Parce qu'ils peuvent se charger d'une plus grande quantité de munitions, de bombes ou de fléchettes. Plus ils peuvent faire pleuvoir d'engins meurtriers sur l'ennemi et mieux leur but est atteint. Avez-vous déjà vu des fléchettes?

— Non, oncle Fred.

— Cela ne vous paraîtrait pas une arme bien terrible. Ce sont de petits morceaux d'acier à peu près gros comme un crayon, mesurant une dizaine de centimètres de longueur, pesant environ vingt grammes et dont une des extrémités est très pointue. Vous pensez bien que, si on lançait une seule fléchette à la fois, on ne causerait pas beaucoup de dégâts. Aussi en projette-t-on des centaines et des centaines en quelques minutes. C'est une véritable pluie de fer qui s'abat sur les combattants repérés et qui les tue aussi bien que les feux d'artillerie ou d'infanterie. Lancées d'une hauteur d'environ deux mille mètres, elles arrivent avec une force considérable, traversent les casques cependant épais des Allemands et s'enfoncent dans le crâne au moins de six à sept centimètres. Quand elles ne rencontrent pas d'obstacles très durs, elles pénètrent complètement dans le corps en causant des blessures mortelles. On a vu, paraît-il, des Allemands cloués à terre par des fléchettes qui leur étaient tombées sur les pieds et qui étaient entrées dans le sol.

— Les Boches nous combattent-ils aussi avec des fléchettes?

— Naturellement! Ils n'auraient eu garde de constater une semblable invention sans se l'approprier. Les soldats du kaiser lancent des fléchettes qu'ils ont cru bon de décorer de l'inscription suivante : *invention française, fabrication allemande.*

- Ce n'est pas une plaisanterie bien méchante...
- Ni bien spirituelle, mais il ne faut pas demander à nos adversaires de faire preuve d'une finesse d'esprit qu'ils n'ont pas!
- Nos alliés ont aussi beaucoup d'avions, n'est-ce pas, mon oncle?
- Oui, et ils ont accompli de remarquables exploits. Trois Anglais, montés sur trois avions différents, s'envolèrent un jour de Belfort. Ils suivirent le Rhin, parvinrent au-dessus de Friedrichshafen et criblèrent de bombes l'usine et les hangars des zeppelins. Les Allemands ne purent faire autrement que de reconnaître les pertes que ce bombardement inattendu leur avait causées. Un zeppelin « kolossal » sur lequel ils comptaient beaucoup pour accomplir des merveilles fut presque complètement anéanti, ainsi qu'une grande partie du matériel et des constructions.
- Et les Russes?
- Nos amis les Russes détiennent un record : celui d'avoir établi le premier grand aérobus.
- Il y a des aérobus?
- Il y en avait un, au commencement de cette année, que l'ingénieur Sikorsky avait conçu sur des proportions monstres. Il pouvait emmener seize passagers et se nommait l'*Ilia-Mourametz*. Depuis la guerre, cet appareil géant a rendu d'inappréciables services, car ses dimensions lui permettent de se munir d'une quantité extraordinaire d'engins destructeurs de toutes sortes.
- Et les Allemands, oncle Fred?
- Les Allemands comptaient surtout sur leurs zeppelins. Au commencement de la guerre, ils avaient annoncé qu'ils en possédaient une cinquan-

taine. C'était un nombre très exagéré, ainsi que nous avons pu le constater par la suite. Mais, ce qui est intéressant, c'est que les zeppelins n'ont pu rendre les services que les Boches attendaient d'eux. Ils n'ont pu détruire ni Paris, ni Londres, et ce n'est pas maintenant où nous sommes bien avertis qu'ils mettront à exécution un projet aussi audacieux. Du reste, dès qu'un dirigeable allemand montre le bout de son nez, une armée de petits aéroplanes alliés lui donne la chasse, le crible de projectiles et le force à retourner chez lui, le plus souvent très endommagé.

— C'est bien fait.

— Seulement les Boches n'ont pas que leurs dirigeables, ils ont aussi leurs avions qui sont très nombreux et dont vous connaissez certainement les deux principaux types?

— Oh! oui, oncle Fred : les taubes et les aviatiks.

— Les taubes leur rendent de grands services pour repérer nos positions, tout comme nos biplans et nos monoplans nous permettent de découvrir les leurs. Mais ils n'ont pas, jusqu'à présent, accompli d'exploits sensationnels. Ils se sont toujours attaqués à des villes sans défense et n'ont réussi à tuer que des femmes et des petits enfants. Vous avez certainement entendu parler de la petite Denise Cartier, qui a été atteinte par une bombe d'aéroplane et à laquelle il a fallu couper une jambe?

— Quel âge a-t-elle, oncle Fred?

— A peu près ton âge, Simone, et elle s'est montrée si courageuse que tous les journaux ont parlé de sa belle conduite. Eh bien, les aéroplanes boches ont à leur actif quantité de crimes comme celui-là, mais ce n'est pas par ce moyen qu'ils arriveront à la victoire.

ANECDOTE

Les cigares d'Edison.

On rapporte sur Edison, le célèbre inventeur Américain, cette charmante anecdote :

Edison fume beaucoup et consomme d'excellents cigares. Mais ses nombreux amis et visiteurs ne se privent pas de puiser amplement dans ses meilleures boîtes, où ils retournent volontiers.

Le savant a bon cœur, mais il trouve qu'on abuse un peu. Dernièrement, il s'adresse à son fournisseur habituel de cigares et lui commande, pour les visiteurs (amateurs de bons cigares), des boîtes de

pseudo-cigares dont l'enveloppe seule de tabac contiendrait des feuilles de maïs séchées. Le fournisseur en prend bonne note.

Le mois suivant, rencontrant son fournisseur attitré, Edison lui demande tout à coup :

— Eh bien! Et mes cigares de maïs?

— Ils vous ont été livrés il y a trois semaines, répond le fabricant.

Ainsi Edison avait fumé, sans s'en apercevoir, les fameux cigares!

X. M.

LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

Saint-Marc-sur-Mer, 25 juillet. —

Il ne s'est rien passé d'intéressant, tous ces temps derniers, à propos de la guerre, et nous avons quitté Paris pour la mer. Nous sommes à Saint-Marc, qui est un très joli pays où je me plais beaucoup. Nous y avons retrouvé des petits amis de Paris, qui se nomment Arlette et Léo, et, avec eux,

10 août. — Le cousin d'Arlette, qui a été blessé à la guerre, est venu ici pour se reposer. C'est un officier, très gai, qui s'amuse quelquefois avec nous et qui nous a installé un grand Guignol. Hier, il y a eu une belle représentation, où l'on a joué une pièce qui obtint grand succès. Voici l'histoire :



nous allons à la pêche aux moules et aux crevettes. Maman aime beaucoup que je joue avec la petite Arlette, parce qu'elle est très douce et très sage, et surtout très obéissante. Quand on lui dit : « Arlette, tu vas trop loin, c'est dangereux, il y a des trous où tu pourrais te noyer », immédiatement, elle revient sur ses pas.

Les jours où il fait un peu trop frais, nous n'allons pas à la pêche, et nous nous amusons dans notre jardin, qui est très grand, planté de beaux pins d'où tombent des petits cônes durs avec lesquels nous allumons des feux de joie.

*La scène représente la maison de Guignol.
Entre le commissaire, suivi de deux gendarmes.*

LE COMMISSAIRE,
frappant à la porte de Guignol.

Pan!... Pan!... Ouvrez, Monsieur Guignol, j'ai à vous parler pour affaire urgente.

GUIGNOL, *passant sa tête à la fenêtre.*

Je n'y suis pas!...

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! êtes-vous aveugle?... Je suis le commissaire, ouvrez-moi!...

GUIGNOL, toujours à la fenêtre.
Je suis sourd, je n'entends pas!..

LE COMMISSAIRE.

Allez-vous descendre à la fin, ou faut-il que j'aille vous chercher là-haut avec une échelle?

GUIGNOL.

Je descends... Je descends... (Il ouvre la porte et aussitôt le commissaire lui applique de nombreux coups de bâton.)

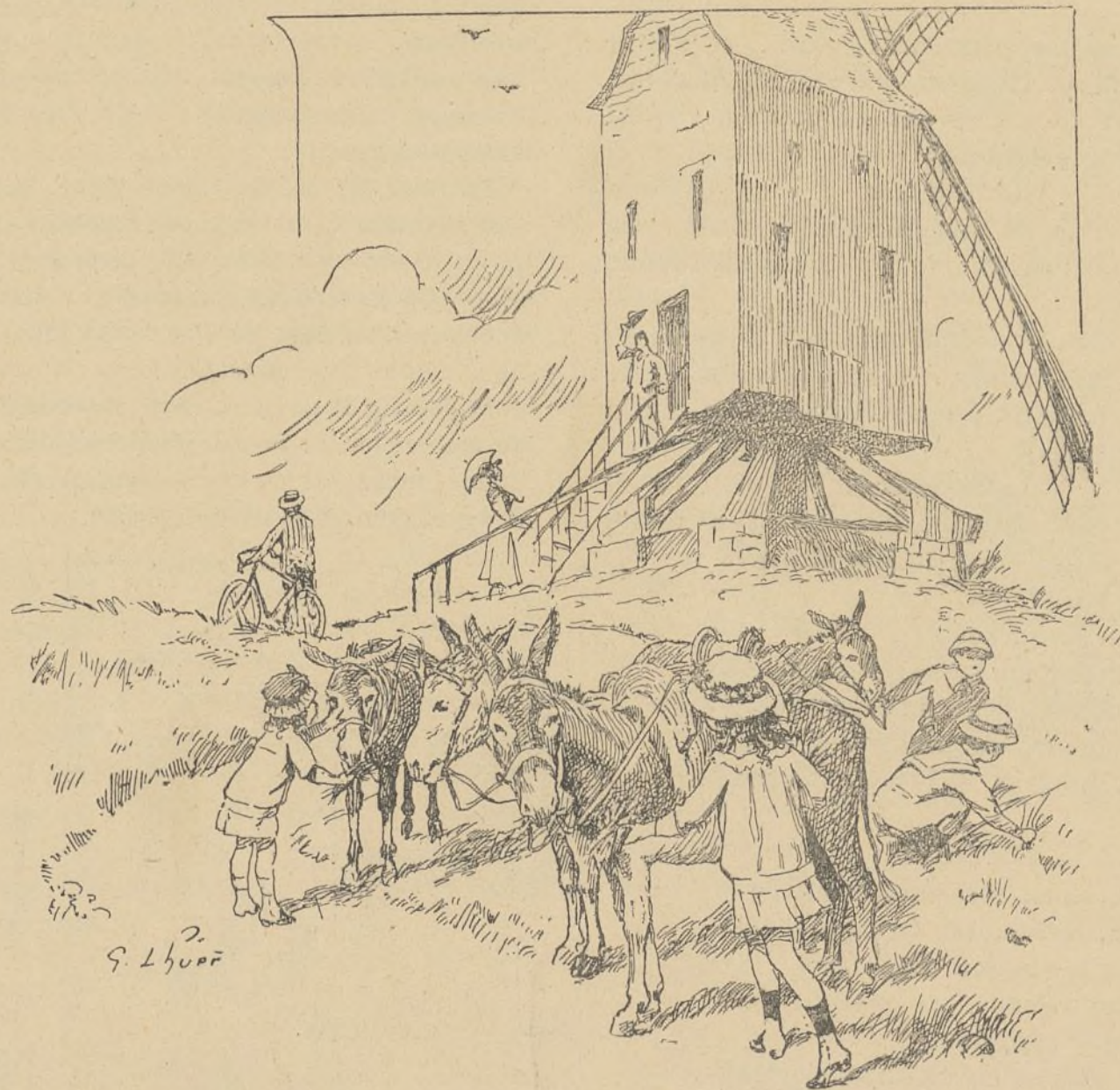
saire, et borgne, et aveugle par-dessus le marché, et puis, j'ai un cor au pied qui m'empêche de courir.

LE COMMISSAIRE.

Si tu ne veux pas aller à la guerre, je vais te faire mettre en prison.

GUIGNOL, apercevant les gendarmes.

Ciel! des gendarmes!... Grâce, Monsieur le Commissaire!... Ne m'emmenez pas en prison, j'aime encore mieux aller à la guerre.



LE COMMISSAIRE.

Ah! tu es sourd. Ah! tu es aveugle... Tiens!... Tiens!... Tiens!...

GUIGNOL, criant.

Oh! la, la, mon mère... Oh! la, la, ma père... Au secours! On m'assassine...

LE COMMISSAIRE.

Ça t'apprendra, poltron, à te cacher dans ta maison au lieu d'aller à la guerre, comme tous les autres garçons du pays.

GUIGNOL, pleurant,

Hi!... Hi!... Hi!... Ce n'est pas ma faute!... Vous voyez bien que je suis bossu, Monsieur le Commis-

LE COMMISSAIRE.

C'est bien. (Aux gendarmes.) Emmenez cet homme à la guerre et donnez-lui un habit de fantabosse. (Il rit.)

(Les gendarmes empoignent Guignol, qui se débat en criant : « Au secours. »)

Voici le premier acte fini. Le rideau s'est baissé au milieu des applaudissements du public. Puis, quelques secondes après, on a frappé trois coups, et c'était le second acte qui commençait. Le décor représentait le champ de bataille. On entendait le canon et des coups de fusil. Guignol était dans une tranchée avec d'autres soldats. Mais chaque fois

qu'un obus éclatait, il poussait des cris terribles, et ses compagnons étaient obligés de le soutenir, tellement ses jambes tremblaient.

UN SOLDAT.

Veux-tu bien te tenir debout, Guignol! C'est honteux d'être poltron comme cela.

(*Tout à coup, une détonation se fait entendre tout près de Guignol.*)

GUIGNOL.

Je suis mort!... Je suis mort!... J'ai un obus dans le dos!

(*Les soldats s'approchent de lui..., et c'était tout simplement la bosse de Guignol qui avait éclaté, parce qu'un de ses camarades l'avait piquée avec une épingle.*)

LES SOLDATS.

C'est la bosse de Guignol qui a éclaté : ce n'était qu'un ballon d'un sou qu'il cachait sous sa tunique!

(*Mais au bruit terrible qu'a fait la bosse en crevant, les Allemands, qui approchaient à pas de loups, s'enfuient, croyant qu'il y a un canon dans la tranchée.*)

LE CAPITAINE.

Victoire! Les Allemands s'enfuient à toutes jambes. Qui est-ce qui a tiré sur eux avec un si grand bruit?

GUIGNOL.

Personne! C'est ma bosse qui a éclaté... Elle contenait sans doute ma méchanceté et ma poltronnerie, car je me sens maintenant très courageux, et je n'ai plus peur du tout.

LE CAPITAINE.

S'il en est ainsi, sors de ta tranchée et va tout seul, là-bas, sur ce petit monticule chercher le drapeau des Boches.

GUIGNOL, brandissant un grand sabre.

J'y vais, mon capitaine!

(*Guignol s'en va en chantant la Marseillaise. On entend des coups de feu.*)

LE CAPITAINE, suivant la bataille avec sa lorgnette.

Je crois qu'il est blessé, car il vient de tomber par terre. Non, il se relève! Il court; il tue tous les Allemands avec son sabre; il prend le drapeau! Le voici! le voici!...

GUIGNOL.

Voici le drapeau, mon capitaine... Mais j'ai une balle dans le bras.

LE CAPITAINE.

Je te nomme général et on va te soigner ta blessure. Demain il n'y paraîtra plus.

(*Tous les soldats entourent Guignol et le portent en triomphe en criant.*)

Vive Guignol! Vive la France!

Et c'est fini.

3 septembre. — Nos vacances continuent à être très agréables. Nous avons un très beau temps, et nulle aventure extraordinaire ne nous est arrivée, sauf l'autre soir, où j'ai eu si grand peur. J'étais déjà couchée et Mademoiselle allait souffler la lumière quand tout à coup j'entends un bruit d'ailes au-dessus de moi, comme un oiseau qui vole. Au même moment, Mademoiselle pousse un cri :

— Une chauve-souris!... Il y a une chauve-souris dans la chambre!

Et voilà qu'au lieu de se lever et de chasser l'affreux animal, elle se glisse dessous sa couverture. Je me cache immédiatement aussi la tête sous mes draps et nous n'osons plus bouger. Pendant ce temps la chauve-souris se remet à voler dans la pièce, et nous avons beau crier, personne ne venait. Cependant j'essaie de passer un petit bout de ma tête hors de ma prison, et je vois Mademoiselle qui fait la même chose. Alors nous éclatons de rire toutes deux, et mon institutrice s'écrie :



— Nous sommes vraiment trop sottes, Pitchounette, de trembler ainsi devant cette malheureuse bête qui n'en veut qu'à la lumière.

Et bravement, la voilà qui saute de son lit, prend la lampe, la pose sur le balcon et rentre bien vite se recoucher.

Alors comme par enchantement, la chauve-souris suit la lumière et sort elle-même par la fenêtre. Nous étions sauvées. J'ai admiré le sang-froid de mon institutrice qui m'a dit que jamais il ne faut se laisser dominer par la peur, et qu'en se raisonnant on doit toujours vaincre le premier moment d'effroi, quand il est sans véritable motif.

20 septembre. — Nous rentrons cette semaine à Paris, car les vacances sont bientôt finies. Nous avons passé à Saint-Marc des journées bien agréables, soit sur la plage, soit dans les rochers, où nous trouvions de belles crevettes roses qui étaient délicieuses ! Le jardin aussi nous a procuré de bonnes parties de cache-cache, et la campagne, avec ses jolies fermes, était souvent le but de nos promenades à ânes. Nous avons failli ramener avec nous un gentil petit chat gris, auquel nous avons donné le nom de Bijou. C'était ma petite amie Arlette qui vient me chercher un soir après le dîner en me disant :

— Viens vite voir, Pitchounette, le joli petit chat que la cuisinière a trouvé; il est sans doute perdu, et nous l'avons recueilli.

Je cours avec elle jusqu'à sa villa, et je vois une mignonne petite bête grise et blanche, qui était en train de boire une tasse de lait. Je le caresse aussitôt, et il se met à ronronner très fort. Il avait l'air bien content d'être avec nous. Nous l'avons fait jouer avec un bouchon, et il faisait des sauts, des bonds et des petites mines si drôles, que nous ne pouvions nous tenir de rire.

Mais voilà que, le lendemain matin, notre cuisinière Catherine me dit :

— Les gens d'en face ont passé toute la nuit à chercher leur chat.

Le chat que ces gens ont perdu, c'est peut-être

celui d'Arlette; il va falloir leur reporter tout de suite.

Je vais tout de suite dire à Arlette ce qui arrive. Nous formons un conseil avec Paul-André et Léo, et nous décidons, malgré le chagrin que cela nous fait, de reporter le pauvre petit Bijou à ses propriétaires. Nous sonnons à la villa. Et aussitôt ce sont des cris de joie :

— C'est le chat ! On nous rapporte le chat !

Et voilà les gens d'en face qui nous remercient beaucoup.

30 septembre. — Nos malles sont bouclées, demain on part. Pour notre dernière promenade nous sommes allés jusqu'à un petit moulin à vent, dans la campagne. Les uns étaient à pieds, les autres à bicyclette, nous quatre, Paul-André, Léo, Arlette et moi, nous étions à ânes. Arrivés au moulin, nous sommes descendus de nos bêtes, et leur avons donné à manger de l'herbe. Le mien s'appelait Pomponnet. Il était tout gris, avec des oreilles noires ! Puis nous avons goûté chez le meunier et pris du bon pain bis avec du beurre et du cidre. Nous avons ensuite visité le moulin, et sommes montés tout en haut, sous le petit toit pointu où les grandes ailes tournaient en faisant : « Tic, tac, tic, tac. » J'ai vu la belle farine blanche qui tombait dans des sacs, et le son qui est séparé et de la farine qui était en petits tas dans un coin. Le meunier était tout blanc, les mains, les cheveux, les habits, et nous aussi quand nous sommes sortis du moulin, nous avons l'air de vrais Pierrots. Le meunier nous a dit que c'était fini maintenant d'avoir cette belle farine blanche avec laquelle on fait ce bon pain tendre.

HERCÉ.

(A suivre.)



LES DEUX MENOTTES

Herr lieutenant Hans von Weilerkopt, à grandes enjambées, se hâte vers la maison de l'Esplanade, à Metz; il est à la fois inquiet et hautain.

— Gretchen, lance-t-il d'une voix brève comme un commandement, silence, suis-moi.



Quand sa femme, quelque peu surprise, est enfermée avec lui dans la chambre à coucher, Hans se met à dire à voix sourde :

— Enfin, c'est décidé, nous partons dans une heure!

— Dans une heure... Hans, mais je n'aurais jamais le temps de faire nos malles.

— Sotte, il ne s'agit pas de nous, de nous deux, mais de moi et de mon régiment. Je te dis que l'ordre de l'Empereur est arrivé à cinq heures, nous devons à l'aube envahir la France.

— La guerre est déclarée?

— Elle le sera demain, après, n'en doute pas... Où est mon uniforme, celui des manœuvres? Vite, vite.

Gretchen a couru; la petite blonde grasse et boulotte est un peu essoufflée...

— Le voici, Hans...

— Découps vivement tous les galons, toutes les dorures...

— Tu n'es plus lieutenant?

— Moi!.. je serai capitaine demain, — non, mais c'est une précaution que l'on a prise pour dissimuler les officiers aux balles ennemies, — sans nous, com-

ment voudrais-tu que les soldats puissent vaincre? — il ne faut plus de galons, de marque distinctive.

En se hâtant, mais avec un regret visible, de gros soupirs, Gretchen a décousu les ornements du bel uniforme; maintenant, elle regarde Hans sous ce costume terne et elle est moins fière de lui, elle oublie tout à fait que la vie de son époux sera mieux protégée; il n'a plus de galons, cela la froisse, l'humilie.

— Maintenant, Gretchen, je te dis au revoir. Je t'enverrai une carte postale à notre première étape en France, elle est toute prête, puis une autre à notre entrée à Paris.

— Vous allez à Paris...

— Nous y serons dans un mois au plus tard.

— Tu me rapporteras un souvenir, Hans, dis-moi?

— Je te l'ai choisi depuis longtemps. Quand j'étais à Paris, employé chez le fabricant de crayons, 10, rue de la Paix, j'ai vu les plus riches bijoux qui soient : des perles énormes.

— Ce sera peut-être bien cher.

Hans von Weilerkopf se mit à rire bruyamment :

— Nous serons les maîtres, nous n'aurons qu'à prendre à notre fantaisie.

— Oh! alors, Hans, rapporte-m'en beaucoup.

— Plein mes poches, Gretchen, plein mes poches, fie-t'en à moi...

Gretchen, maintenant, a hâte que son époux parte; elle se voit déjà, au prochain bal du statthalter, ruisselante de bijoux.

— Est-ce que Minna dort? interroge Hans.

— Pas encore, j'allais la déshabiller quand tu es arrivé.

— Alors je vais l'embrasser aussi et je pars.

Minna, à son tour, fait la moue devant l'uniforme sombre de son père.

Minna a six ans.

— Minna, ton père va à Paris, dis-lui au revoir.

L'air grognon, boudeur, l'enfant remue la tête négativement.

— Tu ne veux pas m'embrasser? interroge Hans.

— Je t'embrasserai, répond la fillette, si tu me promets de me rapporter une grosse poupée.

— Je te rapporterai tout ce que tu voudras.

— Non, je veux une poupée grosse comme moi.

— C'est entendu, tu l'auras.

— Alors je veux bien que tu m'embrasses.

Adorable enfant, déjà si germaniquement pratique, égoïste, autoritaire.

*
* *

Hans est parti. Comme il l'a promis, il a envoyé un mot de Baccarat; il annonce avec dégoût qu'il a cassé au musée de la cristallerie au moins quarante verres de cristal anciens... ils étaient vides. Et, chaque jour, triomphalement, avec ses hommes, Hans s'avance sur la route de Paris. Même un soir il exulte :

« 3 septembre.
— Ma douce Gretchen, pendant que je t'écris, je puis voir avec mes jumelles la tour Eiffel. Donc, dans trois jours, nous serons à Paris, j'irai de suite rue de la Paix pour arriver un des premiers, car on sera beaucoup. Dis à Minna que je n'oublie pas sa poupée. »

Donc dans trois jours..., ce donc orgueilleux, cette imprudente conclusion a été balayée par un souffle indomptable, un ordre bref. A l'heure marquée, à la place désignée, Joffre a lancé ses hommes, et cette armée que le gouvernement de la République est fier d'avoir préparée a rendu la reculade allemande plus prompte que la marche triomphale.

Maintenant, Hans peut écrire plus commodément, car il ne voit plus la tour Eiffel pendant qu'il rédige sa lettre; il est revenu à trop de kilomètres en arrière sans avoir pu passer 10, rue de la Paix voler des bijoux; il n'a pas davantage la poupée promise à Minna.

Enfin, après sept jours de fuite, de terreur, Hans peut se reposer, dormir une nuit dans un coquet village de Belgique. Voici une villa délicieuse où le Prussien trouvera le gîte. Une jeune femme habite

la maisonnette avec sa fillette, une enfant de six ans de l'âge de Minna, aussi fluette, aussi fine, aussi gracieuse que Minna est épaisse, lourde et roustaude.

A voix arrogante Hans commande :

— Je mangerai à six heures, un poulet, une omelette de huit œufs, du jambon, du vin blanc et du rouge et du champagne, plusieurs bouteilles.

— Cela vous suffira, vous êtes seul... interroge narquoise la maîtresse de maison.

— Tout seul.

Les huit œufs ont suffi — huit bouchées — mais il n'y avait pas assez de champagne. Maintenant Hans digère en fumant sa pipe de faïence.

Il songe : « C'est embêtant, c'est embêtant j'avais promis à Gretchen. »

Soudain une idée lui vient, lumineuse, il frappe un coup de poing sur la table. Les bouteilles vides roulent. Dans la porte la jeune femme s'avance.

— Vos bijoux, lance rudement le soudard.

— Mes bijoux? Que voulez-vous dire?

— Je dis vos bijoux. Je parle français, je suppose, et sans

accent... allons oust! Et vivement et tous.

La Flamande a compris qu'il ne faut ni résister ni ruser. Elle se résigne, elle tend son écrin.

Ivre et ignoble, à deux mains le soudard empoigne les délicates parures et les fourre dans sa poche.

Très pâle, très froide la jeune femme murmure :

— Voler!

— Hein. Vous dites, vous voulez que je vous casse la....

La jeune femme n'a pas bougé, mais la fillette accourt au bruit, elle voit le geste du Prussien, se jette sur sa mère.

— Maman! Maman!



Elle tient dans ses bras sa poupée, elle jouait.
A cette vue Hans se décide...

— Ah! ah! ah! elle est bien bonne, excellente, parfaite, donne.

Il empoigne la poupée, l'enfant à deux mains la retient.

— Non! non! maman! l'homme qui veut me prendre ma fille.

L'enfant se trompe, ce n'est pas un homme, c'est une brute. L'officier a tiré son sabre et, pour lui faire lâcher prise, frappe l'enfant au poignet; le sang jaillit. La mère bondit, emporte sa fille dans un élan fou.

Hans demeure là, stupide, la poupée aux doigts; pourtant il se reprend :

— Comme ça, Minna me fichera la paix...

Herr lieutenant Hans von Weilerkopt est revenu à Metz, ramenant ses hommes. Ils sont rentrés au pas de parade, tête haute, avec les fifres et les tambours. Le peuple ne doit pas savoir que la défaite continue...

Les hommes revenus à la caserne, Hans se hâte vers sa maison de l'esplanade, à la fois honteux et hautain.

— Ah! te voilà déjà revenu de Paris... Tu as des bijoux?

— Tiens, les voilà...

— Tu m'apportes une poupée? demande Minna.

— Oui, répond Hans à voix sourde.

*
*
*

Minna est satisfaite de son jouet. Elle l'a emporté dans sa chambrette, elle lui cause. La poupée sourit discrètement, l'air quelque peu moqueur. Et voici que Minna entend, à l'étage inférieur, la voix d'une dame qu'elle connaît : c'est la femme d'un autre lieutenant dont le mari n'est pas revenu et qui est venue en hâte demander à Hans des nouvelles.

La poupée regarde Minna, elle semble lui dire : « Pourquoi ne vas-tu pas me montrer à cette dame? Elle serait très surprise de voir une si belle poupée. » Du moins, c'est ce que Minna a cru comprendre. Elle prend la poupée dans ses bras et descend l'escalier.

« Plus vite, plus vite, la dame va partir », semble dire la poupée à Minna, dont les petites jambes ne descendent qu'à tâtons.

Et Minna se presse, s'élançe. La poupée la tire, « plus vite, plus vite... », si bien que Minna manque une marche, pousse un cri, tombe, roule ..

*
*
*

On a ramassé Minna au bas de l'escalier, évanouie, sanglante. Le docteur, qu'on est allé chercher, hoche la tête gravement.

— Elle vivra, mais j'ai peur qu'il faille amputer la main droite.

— Amputer la main..., s'écrie la mère.

Hans a frissonné. A cette idée, il ferme les yeux et il revoit la douce et gracieuse petite fille de Flandre qu'il blessa d'un coup de sabre au poignet, pour lui voler sa poupée, cette poupée qui fit tomber Minna... Justice immanente, irrésistible. Punition fatale...

D'autant plus triste que si Minna sera peut-être privée de sa menotte droite, la petite Française, heureusement, là-bas, se guérit doucement; car



c'est à peine si, en souvenir de cette heure tragique, il lui restera au poignet une cicatrice : une petite ligne, rose comme un bracelet de corail minuscule.

Jérôme DOUCET.

un mouchoir. La porte de la chambre était entrebâillée et voici ce que j'entendis :

« Mes enfants, disait le mari de Catiche, n'insistez pas ; si la guerre se déclare, mon devoir est de défendre la France malgré mon âge. Et vous savez aussi bien que moi que, lorsqu'on décrètera la mobilisation, il ne sera plus temps, pour Pierre et moi, de franchir la frontière. Il faut prendre une décision, il faut la prendre maintenant. Depuis peu, les journaux français sont interdits, mais ceux que Bahr nous apporte en cachette nous préviennent et nous dictent le devoir. Pas d'attendrissements inutiles. (*Ici, sa voix trembla.*) Vous, ma chère femme, ma chère belle-fille, ma chère petite-fille et ma chère vieille servante, restez ici, gardez la maison, préparez-la et embellissez-la pour le jour où « nous » reviendrons, ajouta-t-il tout bas.

J'entendis des sanglots, des baisers, des préparatifs à la faible lueur d'une veilleuse ; le départ fut silencieux. Je n'entendis plus rien. On avait refermé mon tiroir et j'ignore les événements qui suivirent.

Seulement, un jour, je perçus des coups de canon, forts et répétés ; on nous bombardait. Toutes les femmes descendirent l'escalier et allèrent se réfugier je ne sais où... Soudain, j'entendis une forte explosion et des cris d'effroi ; quelques minutes après, un pas rapide montait l'escalier : Catiche entre brusquement, ouvrit mon tiroir, me prit dans ses bras et m'embrassa fébrilement. Les autres membres de la famille la rejoignirent et pleurèrent en s'embrassant. Nous redescendîmes tous à la cave. Je ne comprenais pas.

Enfin, une voix dans l'ombre du souterrain, celle de Catiche, se fit entendre ; c'est à moi qu'elle s'adressait : « Chère, bien chère Odile, merci ! Tu nous as sauvé la vie ; nous nous étions mis à l'abri dans la laiterie, derrière la maison, lorsque ma petite Rosie nous a fait souvenir de toi. Nous avons voulu aller te chercher avec elle, et nous n'étions pas sitôt sorties du bâtiment qu'un obus défonçait son petit toit et faisait crouler tous les murs. Nous sommes maintenant en sûreté. »

Deux jours après, les chasseurs alpins dévalaient la montagne ; et tout en mangeant, chez Catiche, pouvaient m'admirer à leur aise ; car j'étais déjà sous le globe de verre d'où j'écris ceci.

UNE MAUVAISE JOURNÉE

Ce jour-là, les ennuis commencèrent avec l'aurore pour la pauvre Trottinette. C'était une toute petite souris qui n'avait jamais voulu se marier pour ne pas avoir d'enfants.

Vous comprenez les enfants, il n'y a pas moyen de les faire tenir en place. Ils vont, ils viennent, dérangent tout, salissent tout, mettent leurs vêtements en lambeaux et on n'est occupé qu'après eux. Toute seule dans sa maison, Trottinette était bien tranquille. Il n'y avait pas un grain de poussière sur les meubles, ni par terre, tant elle faisait le ménage avec soin. On la voyait toujours un balai ou un pluméau dont elle se servait comme la plus adroite des petites souris.

C'est qu'il y avait de la besogne, le matin ! Sa maison était grande ! Elle comprenait : une pièce pour recevoir ses amis, une autre pour ranger ses provisions, une cuisine avec un amour de petit fourneau, une chambre à coucher avec un lit en acajou et des mètres et des mètres de couloir qui lui permettaient de faire d'interminables promenades sans sortir de chez soi.

Ce jour-là, en quittant son lit, Trottinette enfila ses sabots, passa sa robe, son tablier, mit un fichu sur sa tête et commença ses nettoyages.

Tout à coup, comme elle ramassait la poussière avec sa pelle et sa brosse, elle aperçut un scarabée qui courait dans le couloir :

— Ah ! maudite bête, s'écria-t-elle en tapant très fort ses deux ustensiles l'un contre l'autre. Il a les pattes toutes sales ! Je vais être obligée de rebalayer !

Le scarabée, affolé par ce tintamare et qui n'avait aucune intention de mal faire, — il s'était seulement trompé de chemin, le pauvre ! — déguerpit aussi vite que possible laissant Trottinette à son mécontentement.

Elle frottait, frottait, frottait avec une ardeur sans pareille, quand elle vit arriver au-devant d'elle une jolie coccinelle tout habillée de rouge.

— Qu'est-ce encore ? dit Trottinette.

— Pardon, n'est-ce pas ici que demeure Cendrillon ? demanda la coccinelle.

— Ce n'est pas ici ! Au surplus, vous auriez bien pu vous essuyer les pattes sur le paillason avant d'entrer. Tous vos pas marquent sur mon parquet.

La coccinelle rebroussa chemin et Trottinette continua sa besogne.

Quand elle eut bien mis en ordre toute sa maison, elle ôta le fichu qu'elle avait sur sa tête, changea son tablier fripé contre un autre tout frais repassé et s'en fut faire quelques provisions pour son déjeuner, car elle était un peu gourmande.

Au moment où elle allait partir de chez elle, savez-vous ce qu'elle vit dans l'angle de la porte ? Une grosse araignée qui filait tranquillement sa toile.

— Une araignée dans ma si propre petite maison ! C'est trop fort ! Allez-vous-en, horrible bête, ou je vous pousse dehors !

L'araignée ne se le fit pas répéter deux fois, mais, avant de partir, Trottinette dut chercher son balai pour faire disparaître la toile qui souillait sa demeure. C'était une si propre petite souris ! Elle aurait mieux aimé se passer de déjeuner — et cependant elle était gourmande — plutôt que de laisser une malpropreté dans sa maison.

Elle revenait avec son panier plein de lentilles, de noyaux de cerise et de grains de chardon, songeant à la bonne petite dinette qu'elle allait faire toute seule, quand elle s'aperçut qu'on avait ouvert sa porte en son absence.

« Qui a osé ? » pensa-t-elle en s'avançant par le couloir.

Hélas ! elle fut vite renseigné. Il y avait des taches d'eau partout. Sûrement son ami Frog était venu, même il était entré là. Elle le trouva bien installé devant le fourneau de la cuisine, assis sur une chaise, les pieds au chaud, tandis que l'eau dégouttait de ses habits sur le parquet si propre.

— Chère amie, dit Frog du plus loin qu'il aperçut la petite souris, il fait meilleur chez vous que chez moi où c'est tellement humide. Vous voyez je suis en train de me sécher.

— Mon ami Frog, vous êtes une grenouille de malheur, voilà ! dit Trottinette en déposant son panier sur le sable.

Elle alla chercher un torchon et épongea soigneusement l'eau qui coulait partout.

— Ne soyez pas grincheuse, Trottinette ! Vous savez bien qu'une grenouille fréquente les mares.

— Vous pourriez vous sécher chez vous !

— Eh ! mon fourneau ne marche plus.

— Est-ce de ma faute ?

— Allons, Trottinette, laissez votre torchon et préparez le dîner. Je serai enchanté de vous tenir compagnie.

Trottinette était malicieuse. Elle dressa le couvert, invita Frog à s'asseoir en face d'elle et lui servit, sur un plat, quatre noyaux de cerise.

— Chère amie, vous oubliez que je n'ai pas de dents! dit Frog.

Trottinette lui présenta alors des graines de chardon dans un légumier, très contente de lui jouer un nouveau tour.

— Oh! Oh! voilà qui ne saurait me convenir, murmura l'ami Frog.

Et d'un souffle il dispersa les graines aux quatre coins de la chambre.

Trottinette ne riait plus. Elle s'était donné tant de mal pour nettoyer et maintenant il faudrait recommencer.

— Savez-vous, dit Frog, je vais voir moi-même si je ne pourrais pas trouver quelque chose de bon dans le buffet, du miel par exemple.

— Il n'y en a pas, je vous affirme qu'il n'y en a pas. Restez en place, Frog!

Mais Frog n'avait pas l'habitude d'obéir. Il se leva et commença ses recherches, tandis que Trottinette s'emparait d'un torchon et essuyait derrière lui les larges taches que ses pattes humides laissaient sur le plancher.

De temps en temps, elle lui criait :

— Arrêtez, Frog, arrêtez! Vous ne pouvez pas passer par ce couloir, il est trop étroit pour vous!

Mais Frog n'en faisait qu'à sa tête. Et derrière lui la petite souris épongeait, épongeait...

Tout à coup, Frog s'arrêta. Il venait de se tronver nez à nez avec un gros bourdon qui venait rendre visite à Trottinette.

— Je déteste les bourdons, gémit Frog. Ils sont tout couverts de poils.

— Allez-vous-en, vilaine vieille grenouille! cria le bourdon.

Trottinette, prévoyant une dispute, disparut bravement dans son cellier.

Quand elle risqua sa tête par l'ouverture de la porte, au bout d'une demi-heure, le couloir était vide. Mais, hélas! dans quel état se trouvait sa maison!

Partout, des traces de pieds humides, des brins de mousse, des graines de chardon, de la poussière! C'était lamentable!

Le premier soin de Trottinette fut de diminuer sa porte avec des baguettes qu'elle disposa en travers.

— Ainsi, dit-elle, M. Frog ne pourra plus entrer.

Puis elle alla chercher une brosse, de l'encaustique, une flanelle et elle commença à cirer son parquet. Mais elle était tellement, tellement, tel-

lement fatiguée qu'elle s'endormit avec son torchon dans une main et sa brosse dans l'autre.

Et elle rêva que toutes les grenouilles du monde venaient s'asseoir devant son fourneau pour se sécher et qu'il y avait tellement d'eau dans sa si propre petite maison qu'elle était obligée d'aller en bateau!

LA RÉSURRECTION DE CARLOTTA

Depuis que sa maman lui avait brûlé tous les cheveux en voulant la friser, Carlotta dormait au fond d'une armoire, sous une pile de linge, à un endroit où l'avait jetée sa grand-mère dans un mouvement de colère.

Pensez donc quelle émotion elle avait eue, cette pauvre grand-mère. En entrant dans la chambre de sa fille elle l'avait trouvée assise par terre, sa poupée sur ses genoux, environnée d'un nuage de fumée! La perruque de Carlotta brûlait et le tablier de Josette commençait à prendre feu! Grand-mère avait commencé par éteindre les flammes, puis elle avait grondé Josette et confisqué la poupée en disant qu'on ne la reverrait plus jamais, jamais.

Carlotta pensait bien que la punition durerait... ce que durent les punitions des mamans et qu'elle reverrait bientôt le jour. Mais elle se trompait, grand-mère avait tenu bon, puis la guerre était arrivée, grand-père avait obligé tout le monde à partir pour Arcachon, on avait fermé la maison et Carlotta était restée dans son armoire, se demandant la cause du silence qui planait sur la vieille demeure, habituellement si bruyante. A la fin, elle avait fini par s'endormir et des mois avaient passé...

C'est une petite souris qui la réveilla en voulant lui grignoter le bout du pied.

— Aie! dit Carlotta.

— N'aie pas peur, dit la souris. Je croyais que tu étais un vieux morceau de carton, c'est pour cela que je t'ai un peu mordillée. Tu sais, depuis le temps que la maison est vide, on meurt de faim; mais je crois bien que ta maman va revenir bientôt, le jardinier a ouvert tous les volets et fait la chasse aux araignées.

La petite souris avait raison. Le lendemain, tous les habitants du vieux castel étaient de retour et, pendant plusieurs jours, du fond de sa cachette, Carlotta les entendit aller et venir, parler, rire, s'amuser.

Un matin, la porte de l'armoire s'ouvrit! C'était Josette qui venait chercher sa poupée, une Josette qui avait grandi et qui était devenue beaucoup plus sage. Elle prit Carlotta dans ses bras, l'embrassa tendrement, l'enveloppa dans un papier et, accompagnée de sa femme de chambre, se rendit à la ville voisine chez un marchand de joujoux qu'elle connaissait pour y avoir été bien souvent.

(A suivre.)

LA DINETTE

— Petites poupées, voulez-vous que nous confectionnions quelque chose de bien bon pour goûter?

— Oh! oui, Pastille.

— Eh! bien, je vais vous donner la recette de la mousse à l'Italienne et vous la ferez devant moi. C'est d'une simplicité!...

On prend trois jaunes d'œufs, un verre de madère...

— Nous le remplacerons par du très bon vin blanc, 50 grammes de sucre et une pincée de cannelle en poudre.

On met le tout dans une casserole sur un bon feu et on remue aussi vite que possible, avec un mousoir à chocolat jusqu'à ce que la mousse remplisse la casserole.

Quand c'est fait, on verse la mousse dans de petits pots à crème et on la sert sans perdre un moment en y ajoutant quelques gâteaux secs.

— Oh! Pastille, nous aurons un goûter succulent. Si nous invitons Dody?

— C'est une bonne idée.

OBJETS PERDUS

Une boîte de biscuits en récompense à qui rapportera au bureau du journal un porte-monnaie contenant deux pièces de quatre sous et trois centimes. Cet objet a été perdu jeudi dernier au restaurant des Fleurs, vers quatre heures de l'après-midi.

* *

M^{lle} Frisette désirerait connaître, pour la récompenser, la poupée qui a déposé chez elle le face-à-main en écaille qu'elle avait égaré au cours d'une promenade dans le bois de Boulogne. Ecrire au bureau de l'Indépendant.

Le Gérant : L. VERPILLOT.